

la terre, dans Jérusalem, capitale des élus ressuscités, s'alliait trop complètement avec les affections nationales de bien des Juifs, avec les pensées un peu terrestres de quelques chrétiens. De siècle en siècle, on en voit dans le christianisme de nombreuses traces. Dans le moyen âge, la pensée de la fin imminente du monde vint plus d'une fois effrayer les esprits ; et, dans le protestantisme surtout, plus d'une secte au xvii<sup>e</sup> siècle, au xviii<sup>e</sup> et de nos jours, a enseigné le règne de mille ans et la royauté prochaine du Christ.

Quant au paganisme et au monde en général, que dire de l'Église en face de lui, sinon ce qu'il faut dire de l'Église partout et dans tous les temps ?

Seulement ce qui ressort principalement, en face de cette société exaltée et troublée, c'est la simplicité et le calme du christianisme. Il ne s'isole pas comme les Juifs que séparent du reste du monde et leur origine propre et des pratiques étranges et choquantes et un éloignement dogmatique pour les étrangers. Il ne se singularise pas comme les philosophes qui affectent de se distinguer du vulgaire par l'attitude, l'habit, la barbe, le manteau. Il ne ressemble pas à ces groupes de soi-disant inspirés dans le paganisme, qui pratiquent, sous l'empire d'une inspiration fébrile, des cérémonies ténébreuses, souvent obscènes, parfois sanglantes.

Rien de tout cela : et, pour parler avec un chrétien de cette époque, « les chrétiens ne diffèrent point des

autres hommes ; ils n'habitent pas de cités à eux ; ils n'ont point d'idiôme à eux... Habitant, selon le hasard de leur naissance, celui-ci une ville grecque, celui-là une ville barbare, ils suivent dans leur vêtement, leur nourriture, tout l'ensemble de leur vie, les habitudes de leurs concitoyens<sup>1</sup>. » Ils ne fuient point le commerce de ceux qui ne sont pas chrétiens ; ils ne rompent ni les liens de la famille, ni ceux de la société, ni ceux de l'État. Ce sont les moins affectés parmi les hommes. Comment la singularité pourrait-elle s'accorder avec l'universalité à laquelle est appelé le christianisme ?

Il est bien vrai que la persécution leur a imposé la retraite et le silence. Ils ont commencé par vivre au grand air de la publicité et de la liberté ; le christianisme aime le jour<sup>2</sup> ; et plus tard, s'il s'est retiré dans l'ombre, c'est parce que les persécutions l'y refoulaient. Il descendra dans les catacombes, parce que la place publique lui sera interdite ; il aura ses assemblées dans la nuit, parce que l'espionnage le poursuivra dans le jour ; il gardera le silence sur certains points de sa doctrine, parce qu'il sait que, sur ces points, la parole appellerait l'outrage, la calomnie, la persécution. Du reste, il n'accepte les ténèbres, le silence, le secret, que dans la

1. *Ep. ad Diognet.*, 5.

2. « Dieu est lumière, et en lui il n'y a point de ténèbres. Si nous disons que nous sommes avec lui et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons. » I Joan., 1, 5, 6.

mesure où ils sont nécessaires. Comme une plante exilée dans les ténèbres, il pousse autant qu'il peut ses rameaux vers le grand jour.

Cet esprit de rectitude et de paix est bien sensible dans les manifestations surnaturelles du christianisme. La théurgie païenne est violente et malade, mauvaise et menteuse ; elle opère par le désordre du corps et de l'âme ; le prétendu inspiré est dominé par l'esprit inspirateur ; il ne s'appartient plus, il bondit, il écume. Mais la thaumaturgie chrétienne, parce qu'elle est pure et vraie, opère dans le calme des sens et dans la paix de l'âme. « Le Seigneur n'est pas dans la commotion <sup>1</sup>. » Elle fait des croyants ; elle ne fait pas ce que le langage païen appelle des *enthousiastes* et des *énergumènes*. Un passage de saint Paul, d'une simplicité vraiment surhumaine, règle l'ordre dans lequel les miracles doivent se produire, et fait, pour ainsi dire, la police de l'inspiration. Le prophète chrétien est calme, paisible, sain d'esprit ; il sait parler et il sait se taire ; son inspiration peut attendre : « L'esprit du prophète est soumis au prophète <sup>2</sup>. »

Avec le calme marchait la confiance. Vespasien, avant d'accomplir son prétendu miracle, hésite, discute avec son amour-propre, a près de lui des flatteurs qui l'encouragent, un empire à gagner, un parti politique prêt à tout croire. Saint Pierre et saint Jean rencontrent un

<sup>1</sup> III Reg., XIX, 11.

<sup>2</sup> Voyez I Cor., XIV, 26-33, 39, 40.

paralytique aux portes du temple. « Je n'ai ni or ni argent, lui dit saint Pierre ; mais ce que j'ai, je te le donne. Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche <sup>1</sup>. » Et avec cette simplicité, cette certitude, cette tranquillité, Dieu se manifeste et l'homme est guéri.

On peut donc le croire : les révolutions de ce siècle purent toucher, affliger, effrayer même les vrais chrétiens ; elles ne les troublèrent pas. Ils échappèrent à la pensée superstitieuse qui aggravait pour les autres l'impression des malheurs publics ; ils ne furent agités, ni comme les Juifs, par la recherche désespérée du Messie, puisque le Messie était pour eux depuis longtemps trouvé ; ni comme les païens, par cette crédulité qu'exploitaient tous les imposteurs, puisque pour eux l'imposture était démasquée par avance ; ni comme les hérétiques, par ces retours vers la synagogue ou le temple des idoles, puisque leur route était tracée loin de l'une et de l'autre ; ni comme tous, par cette observation inquiète des astres, des divinations, des présages, dont la vanité leur était connue. A eux aussi avait été donnée la bonne nouvelle d'un Dieu venu sur la terre ; mais cette nouvelle, consolante parce qu'elle était certaine, affermissait leurs âmes loin de les troubler. Chez les chrétiens aussi, et chez eux bien plus qu'ailleurs, se manifestaient des prodiges et des inspirations surnaturelles ; mais ces

<sup>1</sup> Act., III, 6.

T. II.

prodiges rassuraient parce qu'ils étaient divins, et, au lieu d'un délire enthousiaste, amenaient l'admiration, la reconnaissance et la joie. Au milieu des épreuves communes, ils pleuraient avec ceux qui pleuraient ; ils craignaient peut-être avec les timides ; mais ils ne déliraient pas avec ceux qui étaient en délire. Le chrétien gardait le calme de sa raison, parce qu'il avait le calme de sa foi.

Terminons en cherchant les traces de cet esprit dans les monuments qui nous restent du christianisme de cette époque. Outre les écrits inspirés, nous en avons deux qui peuvent passer pour contemporains des événements que nous venons de raconter. L'un est la lettre attribuée à saint Barnabé, un peu postérieure à la prise de Jérusalem, et dont nous avons déjà cité quelques passages. L'autre est l'épître à Diognète, qui serait, elle, antérieure de peu d'années au désastre des Juifs<sup>1</sup>.

Ces deux écrits, quoique dans la même langue, sont d'origine différente. L'épître attribuée à saint Barnabé,

1. Elle parle des sacrifices judaïques comme encore usités (ch. III et IV) et du christianisme comme d'une religion nouvelle. Voyez ch. I, II, VII, IX. — L'auteur, dans le chapitre XI, se déclare disciple des apôtres : mais ces deux derniers chapitres, XI et XII, qui se lient peu à ce qui précède, sont d'une authenticité douteuse. Du reste, le style est pur et a un parfum d'antiquité. Je dois dire cependant que le docteur Héfélé dans sa belle édition des *Pères apostoliques* (*Ploregom.*, p. 86 et suiv.) voudrait fixer l'époque de l'épître à Diognète entre les deux guerres judaïques (Ans 70 à 138). Mais il se fonde uniquement sur l'idée, qui ne me paraît rien moins que justifiée, qu'il n'y aurait eu avant le second siècle, chez les chrétiens, ni judaïsants ni ennemis du judaïsme.

bien que destinée à combattre l'esprit judaïque, est évidemment d'origine juive. Il s'y trouve même, je l'ai fait voir, plus d'une trace des allégories subtiles et de la fausse science du rabbinisme. Mais une fois sur le terrain net de la foi chrétienne, que de simplicité et de lumière ! « Il y a deux voies, dit l'auteur : celle de la lumière, celle des ténèbres. La voie de la lumière est celle-ci : Tu aimeras ton Créateur, tu glorifieras celui qui t'a racheté de la mort. Tu seras simple de cœur et riche d'esprit... Tu auras en haine toute dissimulation. Tu ne t'exalteras pas ; tu seras humble. Tu ne t'attribueras aucune gloire... Tu pardonneras à ton frère. Tu ne t'inquiéteras pas de savoir ce qui doit ou ne doit pas arriver... Tu aimeras ton prochain plus que ta vie... Tu ne feras pas périr un enfant par l'avortement ; tu ne le feras point périr après sa naissance... Ton âme ne s'attachera pas aux superbes ; mais tu te rangeras avec les justes et les humbles. Les souffrances qui t'arrivent, reçois-les comme des joies. Tu n'auras ni une double pensée ni un double langage ; la duplicité de la langue est le lacet de la mort. Tu seras soumis au Seigneur. Tu le seras aux maîtres (terrestres), comme aux envoyés de Dieu, dans le respect et dans la crainte. Tu ne commanderas pas avec amertume à ta servante ou à ton esclave qui espèrent dans le même Dieu que toi ; mais tu craindras Dieu qui est au-dessus des maîtres et des serviteurs et qui est venu appeler, sans distinction de personne,

tous ceux qui étaient préparés par l'Esprit-Saint. En toute chose, tu seras en communauté avec ton prochain ; tu ne réclameras rien comme ton bien propre ; car, si vous possédez en commun les biens incorruptibles, à plus forte raison en est-il de même des biens corruptibles... Autant que tu le pourras, tu seras chaste par l'âme... Tu aimeras comme la prunelle de ton œil celui qui t'apportera la parole du Seigneur. Nuit et jour, tu te rappelleras le temps du jugement. Tu chercheras sans cesse le visage des saints ; tu approfondiras leurs discours, et, lorsque tu penseras à exhorter les autres, tu te demanderas comment par la parole on peut sauver une âme. Et tu travailleras de tes mains pour l'expiation de tes péchés. Tu n'hésiteras pas à donner et tu ne murmureras pas en donnant. *Donne à quiconque te demande*<sup>1</sup> ; tu connaîtras plus tard Celui qui te rendra tes dons avec usure. Tu ne susciteras pas de rupture ; mais tu rétabliras la paix entre ceux qui se querellent. Tu confesseras tes péchés. Tu n'iras pas à la prière avec une conscience mauvaise. Telle est la voie de lumière<sup>2</sup>. » Et en finissant : « Tandis que vous êtes encore dans cette enveloppe précieuse (ὡς ἔτι τὸ καλὸν σκευὸς ἐστί μεθ' ὑμῶν), ne manquez à aucune de ces maximes, recherchez-les toutes, accomplissez tous les préceptes. Et tous mé-

1. Matth., V, 1, 2. — Luc, VI, 30.

2. Ep. Barnab., 18, 19. V. sur cette épître, ci-dessus p. 234, 314 et suiv.

ritent d'être observés. Aussi me suis-je étudié, autant qu'il était en moi, à vous écrire ceci, afin de vous réjouir. Salut, fils de dilection et de paix ! Que le Seigneur de toute gloire et de toute grâce soit en votre esprit. Ainsi soit-il<sup>1</sup>. »

L'autre écrit appartient à un chrétien d'une autre origine. Il a été composé avec les habitudes de l'esprit grec, avec cette forme de la pensée hellénique, simple, nette, sobre, lumineuse, qui allait si bien au christianisme, et qui s'est si facilement mariée à l'esprit chrétien. Nulle trace des idées rabbiniques ; il y aurait plutôt une réprobation trop absolue de la synagogue (chap. III et IV). L'auteur écrit au païen Diognète, curieux de connaître les dogmes des chrétiens ; il les lui expose en réservant cette partie intime qui n'est enseignée qu'après le baptême et que nul chrétien ne doit révéler<sup>2</sup>. « Les chrétiens, dit-il, forment sous nos yeux une société admirable autant qu'elle est incompréhensible. Ils habitent chacun leur patrie, mais ils y habitent comme des étrangers. Soumis à toutes les lois comme des citoyens, ils subissent toutes les rigueurs comme des hommes venus du dehors. Tout pays étranger est pour eux une patrie, toute patrie un pays étranger. Comme les autres, ils se marient et ils ont

1. Ep. Barnab., 21.

2. « N'espère pas que nul homme t'enseigne le mystère du culte divin qui est propre aux chrétiens (τῆς ἰδίας αὐτῶν θεοσεβείας μυστήριον). » 4.

des enfants ; mais ces enfants, ils ne les abandonnent jamais. Leur table est commune, leur couche ne l'est pas <sup>1</sup>. Ils vivent dans la chair, mais non pas selon la chair. Ils vivent sur la terre, mais leur patrie est au ciel. Ils obéissent aux lois écrites ; mais leur vie est plus sainte que les lois. Ils aiment tous les hommes et tous les hommes les persécutent. On ne les connaît pas et on les condamne. On les met à mort et, en les faisant périr, on leur donne la vie. Ils sont mendiants et ils enrichissent les autres. Tout leur manque et tout abonde pour eux. On les déshonore et ce déshonneur fait leur gloire. On les accuse et cependant on les justifie. On les maudit et ils bénissent. Ils font le bien et on les punit comme des coupables ; mais, au milieu des supplices, ils se réjouissent comme si on leur rendait la vie. Les Juifs leur font la guerre, les Grecs les persécutent ; mais nul ne saurait dire la cause de cette haine <sup>2</sup>.

« Et, pour tout dire en un mot, ce qu'est l'âme dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans tous les membres, les chrétiens le sont dans toutes les cités. L'âme habite le corps, sans être du corps ; les chrétiens habitent le

1. Le texte de ce passage a été mutilé, mais il semble bien exprimer une pensée analogue à celle de Tertullien : *Omnia indiscreta sunt apud nos præter uxores. Apol.*, 39. Sur l'abandon des enfants, voy. ci-dessus le passage analogue de saint Barnabé.

2. Chapitre v. Comparer tout ceci aux passages de saint Paul. II Cor., X, 3 ; Rom., VIII, 12 et suiv. ; Phil., III, 18-20 ; II Cor., VI, 9, 10 ; I Cor., IV, 12 ; II Cor., VI, 10.

monde, sans être du monde... Le corps est ennemi de l'âme et lui fait la guerre, quoiqu'il n'ait pas été provoqué par elle, mais parce qu'elle lui interdit les voluptés ; le monde que les chrétiens n'ont pas provoqué leur fait la guerre, parce que les chrétiens blâment ses voluptés. L'âme aime le corps dont elle est haïe ; les chrétiens aussi aiment ceux qui les haïssent. L'âme, enfermée dans le corps, conserve le corps ; les chrétiens, enfermés dans le monde comme dans une prison conservent le monde. L'âme immortelle habite un tabernacle mortel. L'âme, lorsqu'elle souffre le jeûne et l'abstinence, devient plus forte ; les chrétiens, lorsqu'on les livre au supplice, croissent en nombre chaque jour. Tel est le poste qui leur a été assigné de Dieu même, et qu'il ne leur a pas permis d'abandonner...

« Or l'enseignement qu'ils ont reçu n'est pas une invention terrestre ; ce n'est pas la pensée d'un mortel qu'ils gardent avec tant de soin ; ce ne sont pas des mystères humains qui leur ont été confiés. Dieu, invisible maître et créateur de toutes choses, a fait descendre du ciel, parmi les hommes, sa Vérité, son Verbe saint et incompréhensible... Celui qu'il a envoyé aux hommes n'est pas, comme on pourrait le croire, un prince, quelqu'un de ceux qui gouvernent le monde terrestre ou exercent une certaine puissance dans les cieux. Mais c'est l'Ouvrier et le Créateur de toutes choses, Celui par qui Dieu a fondé les cieux, enfermé

la mer dans ses limites... L'a-t-il envoyé, comme on pourrait le penser, dans un but de rigueur et d'épouvantement ? Non, il l'a envoyé dans sa clémence et dans sa douceur. Il l'a envoyé comme le roi envoie le roi son fils ; il l'a envoyé comme Dieu vers les hommes ; il l'a envoyé pour sauver, pour persuader, non pour contraindre... Il l'a envoyé dans son amour, non dans sa justice. Il l'enverra un jour pour nous juger, et alors qui pourra soutenir sa venue ? »

Je n'ai cru pouvoir mieux faire connaître que par de simples citations ces vénérables monuments de l'antiquité chrétienne. L'un et l'autre, avec des formes différentes, montrent quelle était la rectitude du sens chrétien.

Cherchez ailleurs, à cette époque, chez les philosophes, les sectaires, les hérésiarques, les soi-disant prophètes et les soi-disant dieux, quelque chose de pareil à cette précision dans la doctrine, à cette fermeté brève dans la morale, à cette simplicité dans la vertu.

Ainsi le christianisme grandissait par ses propres épreuves et par les épreuves du monde. L'ambition des chefs et la cupidité des soldats, en amenant les révolutions de l'empire ; le fanatisme des Juifs, en soulevant la guerre de Jérusalem ; l'esprit d'indépendance des peuples, en excitant la guerre contre Rome ; l'im-

1. Chapitres VI, VII.

piété des faux prophètes, l'orgueil des hérésiarques, la mensongère audace des imposteurs, la superstitieuse folie des nations qui se manifestait par de tels égarements ; la puissance elle-même des ténèbres, en suscitant ces impostures, ne faisaient que justifier les prophéties et servir involontairement la cause de Dieu. Les oracles divins avaient été accomplis ; la synagogue avait été abolie au profit de l'Église ; la destruction de Jérusalem, de son temple et de son culte avait rendu plus manifestes que jamais le culte, le temple, la cité spirituelle, destinés à les remplacer. Les hérésies, mal nécessaire, en appelant à elles des chrétiens demeurés juifs ou païens après leur baptême, avaient servi à épurer l'Église et à séparer l'ivraie de la céleste moisson, selon la parole de saint Paul : « Il faut qu'il y ait des hérésies, afin de manifester parmi vous ceux qui auront été éprouvés ». » Enfin les folies mêmes de la superstition païenne, les mystagogues, les prétendus thaumaturges, les dieux terrestres, toute cette grande perturbation des âmes, incapables de résister au choc des événements politiques et à la déception de leurs mystiques espérances ; tout cela avait servi à faire ressortir la paix et le bon sens des chrétiens, la sincérité de leurs thaumaturges, la légitimité de leurs inspira-

1. I Cor., XI, 19, et saint Jean : « Ils sont sortis de nous, mais ils n'étaient pas de nous ; car s'ils eussent été de nous, ils fussent toujours restés avec nous. Mais il a fallu qu'il devint manifeste que ces hommes n'étaient pas avec nous. » I Joan., II, 18, 19.

tions, leur pleine et heureuse possession du Messie reconnu. L'épreuve avait été rude et pour les croyants et pour le monde ; mais elle laissait les croyants plus fermes, et le monde, s'il le voulait, plus éclairé.

FIN

## APPENDICES